

COMPTES RENDUS. ITALIE

Editions de l'E.H.E.S.S. | *Annales. Histoire, Sciences Sociales*

**2011/3 - 66e année
pages 883 à 945**

ISSN 0395-2649

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-Annales-2011-3-page-883.htm>

Pour citer cet article :

« Comptes rendus. Italie » ,
Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2011/3 66e année, p. 883-945.

Distribution électronique Cairn.info pour Editions de l'E.H.E.S.S..

© Editions de l'E.H.E.S.S.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Se précise ainsi l'existence d'une classe de biens « marginaux » très mobiles et prêts à être mis en vente en premier. L'auteur s'interroge également sur les différentes pratiques d'accumulation ainsi que sur les transformations subies par les patrimoines immobiliers, en faisant varier l'échelle temporelle de l'analyse – du niveau de la vie individuelle à celui de la génération successive, jusqu'à appréhender la perspective des *casati* dont les stratégies s'étalent sur plusieurs générations. L'analyse des choix des propriétaires au moment de se dessaisir d'un de leurs biens ou d'en acheter un termine l'essai, mettant en lumière les rapports variables avec l'espace et avec les biens immobiliers individualisés manifestés par les différents groupes sociaux et économiques.

Le livre donne une large place à la présentation des différentes hypothèses de travail et de la démarche de l'auteur, qui discute de manière serrée et argumentée l'adaptabilité des différents modèles d'analyse à la situation vénitienne étudiée, et qui présente de manière détaillée son propre cheminement au travers de la lecture des sources. L'intérêt évident de cette approche est de faire entrer le lecteur dans le laboratoire de l'historien, de lui permettre de le suivre pendant qu'il construit son objet et avance dans son explication. Cependant, elle conduit aussi à des impasses – toutes les hypothèses ne sont pas bonnes et certaines s'avèrent inappropriées à l'explication du cas – et à de nombreuses longueurs qui compromettent parfois la force des hypothèses avérées.

Si l'auteur arrive à largement démontrer les potentialités d'une lecture intensive d'une source exceptionnelle, ainsi qu'à en tirer des résultats analytiques solides, il est aussi évident que ces derniers requièrent la plupart du temps un élargissement à d'autres sources et à d'autres données qui finissent par être les véritables moteurs des parties les plus dynamiques de l'étude proposée. Le mérite de cette lecture, qui fait de la variation d'échelle un élément fondamental, est aussi sa capacité à restituer l'éventail des possibilités à la disposition des acteurs de l'histoire plus qu'à modéliser des conclusions arrêtées. Mais cela constitue aussi une limite, sans doute inhérente à l'histoire elle-même.

Lucia Frattarelli Fischer

Vivere fuori dal ghetto. Ebrei a Pisa e Livorno, secoli XVI-XVIII

Turin, Silvio Zamorani, 2008, 383 p.

Dans la littérature marchande et les relations de voyage des XVII^e et XVIII^e siècles, le port toscan de Livourne est fréquemment évoqué, loué pour ses infrastructures urbaines et son architecture, pour son commerce florissant et pour sa tolérance religieuse exceptionnelle dans l'Italie de la Contre-Réforme. Dans l'historiographie récente, en revanche, Livourne ne connaît pas le même succès, en raison notamment de la destruction d'une partie importante des archives de la ville et du déclin économique du port. L'étude de Lucia Frattarelli Fischer constitue donc une contribution d'importance, non seulement parce qu'elle permet de mieux connaître une histoire tout à fait essentielle et relativement peu connue par les non-spécialistes, mais également parce que l'auteure, grâce à des dépouillements substantiels d'archives, offre des analyses subtiles sur des thèmes aussi centraux que les tensions religieuses, économiques et politiques à l'époque moderne.

Le titre du livre – « vivre hors du ghetto » – fait référence à une particularité de Pise et de Livourne où, contrairement aux règles sur la résidence des juifs en vigueur ailleurs en Toscane et dans la péninsule italienne, on ne construit aucun ghetto à l'intérieur des enceintes urbaines et les juifs n'avaient pas l'obligation de porter de signes distinctifs (comme le prescrivait pourtant le concile de Latran IV de 1215). Ces deux exceptions donnèrent lieu à une situation complexe et singulière : des décennies durant, coexistèrent des juifs pratiquants, des nouveaux chrétiens plus ou moins sincèrement convertis ainsi que des marranes qui cultivaient secrètement les rites et les coutumes de leurs ancêtres. Déjà en 1545, le grand-duc Côme I^{er} de Médicis tenta d'attirer en Toscane des familles aisées de nouveaux chrétiens persécutés de la péninsule Ibérique. Cette première tentative ne connut pas immédiatement le succès escompté, non seulement parce que la raison d'État devait composer avec les prescriptions de Rome, mais aussi parce que l'Empire ottoman et d'autres ports européens offraient, encore au milieu du XVI^e siècle, davantage de

garanties aux exilés ibériques. Un privilège édicté en 1549 et, surtout, les lois dites « *Livornine* » de 1591-1593 constituèrent deux étapes décisives dans l'implantation progressive à Livourne, en moins d'un siècle, de la plus grande communauté sépharade de l'Europe chrétienne après celle d'Amsterdam, la seule qui représentât plus de 10 % de la population urbaine. Ces deux privilèges accordèrent une protection pleine et entière à tous les juifs baptisés contre leur gré ou à tous ceux qui avaient grandi dans des familles de nouveaux chrétiens face à l'ingérence de l'Inquisition romaine. Ces choix politiques expliquent pourquoi Florence, Pise et Livourne virent s'établir, jusqu'aux années 1620, de nombreuses familles dont l'identité religieuse n'était pas toujours facile à déterminer. Alors qu'à partir de 1593, la communauté juive sépharade de Livourne et de Pise consolida rapidement ses propres structures administratives, le groupe des nouveaux chrétiens portugais présents à Florence se retrouva dans une situation de précarité institutionnelle croissante. Antonio Diaz Pinto partit pour le ghetto de Venise en 1634 : dernier Portugais investi de la prestigieuse charge d'auditeur de Rote (c'est-à-dire juge de l'un des plus hauts tribunaux d'appel du grand-duché), son départ marqua la fin du recrutement par les autorités toscanes de médecins et de juristes portugais, même si la porte restait ouverte aux marchands portugais qui se déclaraient aussi bien juifs que chrétiens. Par la suite, des conflits ne manquèrent pas d'éclater à l'intérieur du groupe des exilés ibériques, ainsi qu'entre ces derniers, la société environnante et les officiers du grand-duc, mais le crypto-judaïsme céda peu à peu la place à un judaïsme officiel et reconnu.

Le volume s'organise en six chapitres, suivis de sept appendices qui concentrent des informations démographiques, prosopographiques et économiques à propos de l'installation des juifs à Pise et à Livourne entre 1595 et 1688. Le premier chapitre présente de nombreux documents inédits concernant les initiatives diplomatiques entreprises par le Grand-duc pour attirer les Portugais argentés en Toscane ; il revient également sur les activités de Maggino di Gabriello, qui s'efforça de promouvoir l'installation des juifs, non seulement à Livourne mais aussi en France et en Allemagne. Les deux

chapitres successifs reconstruisent le processus d'implantation urbaine des nouveaux chrétiens et des juifs à Florence, Livourne et Pise et l'enchevêtrement complexe de leurs relations avec la société catholique dominante. Sur ces thèmes également, l'enquête est méticuleuse et met notamment en lumière des trajectoires divergentes : d'un côté, les Portugais perdent progressivement leur importance sociale à Florence tandis que, de l'autre, les juifs parviennent peu à peu à renforcer leurs structures communautaires à Livourne et Pise. Dans l'ensemble, il est possible de distinguer cinq grandes phases : de 1590 à 1630, les Portugais et les juifs ibériques cohabitèrent les uns à côté des autres ; entre 1640 et 1680, les sépharades imposèrent leur hégémonie ; aux alentours de 1680, des familles de juifs italiens commencèrent à arriver à Livourne et elles obtinrent, après 1715, une reconnaissance institutionnelle au sein de la communauté ; parallèlement, à la fin du XVII^e siècle, l'émigration des dynasties commerciales sépharades les plus dynamiques vers le nord de l'Europe, et notamment vers Londres, s'accrut ; enfin, après 1750, les conflits entre les juifs arrivés d'Afrique du Nord et la communauté locale s'envenimèrent (en conséquence, on assista également, semble-t-il, à une recrudescence des attaques antisémites de la part de la population catholique). Les chapitres quatre et cinq se concentrent sur la dimension religieuse et ajoutent des éléments précieux au tableau d'ensemble déjà présenté. Tous les parents juifs qui recouraient à des nourrices chrétiennes craignaient que l'on baptisât leurs nourrissons à leur insu. Cependant il existait à Livourne plus de garanties que nulle part ailleurs ; des garanties auxquelles il convient d'ajouter l'absence symbolique importante d'une Maison des Catéchumènes. La *livornina* de 1593 interdisait en effet le baptême des enfants de moins de 13 ans quand les parents n'avaient pas donné leur accord. Suite à l'enlèvement d'une petite fille juive, en 1688, la communauté obtint des mesures de protection encore plus strictes : tandis que l'on reconnaissait le droit de baptiser tout juif âgé de plus de 7 ans qui en exprimerait le désir, le baptême forcé fut élevé au rang de crime et donc très sévèrement puni. Comme en témoigne le récit autobiographique d'un résident florentin des Catéchumènes, la conversion volontaire pouvait

elle aussi s'accompagner de troubles profonds entraînant une somatisation de la douleur physique. Le livre se clôt sur un chapitre passionnant consacré à Joseph Attias (1672-1739), un « intellectuel cosmopolite » du XVIII^e siècle qui noua d'étroites relations épistolaires avec des personnalités du calibre de Giambattista Vico ou de Lodovico Antonio Muratori. Riche d'au moins 1 300 titres, la bibliothèque d'Attias comportait un nombre considérable de textes mis à l'index (il ne manque que Spinoza); elle justifie en tout cas que l'on compare son propriétaire, un lettré de province, avec les rabbins d'Amsterdam les plus érudits et les plus hétérodoxes de l'époque.

Vivere fuori dal ghetto met à la disposition des lecteurs, dans une forme réélaborée et enrichie de parties inédites, certains textes de l'auteure parus antérieurement dans des publications relativement confidentielles. Fruit de plusieurs décennies de recherche, cet ouvrage s'appuie sur une base documentaire très solide, construite notamment à partir d'archives ecclésiastiques, de l'immense notariat toscan, des dossiers officiels et secrets des plus hautes magistratures médicéennes, des liasses et des registres conservés à Livourne et à Pise, ainsi que de quelques manuscrits précieux découverts à la bibliothèque de Florence.

L'absence d'une introduction et d'une conclusion pourra frustrer des lecteurs, mais ceux-ci seront néanmoins amplement récompensés par la richesse des informations et des analyses contenues dans ce livre. L'auteure, et c'est ici l'un de ses principaux mérites, documente avec précision des liens relationnels que les historiens et les sociologues invoquent souvent dans des termes trop génériques comme constitutifs de la diaspora juive : les choix individuels et leurs enjeux sont ainsi rapportés à leurs contextes politiques, religieux et économiques respectifs. Les spécialistes du monde marrane et sépharade de la période moderne tireront certainement un grand profit de cette étude qui met à la fois l'accent sur les spécificités toscanes, mais également sur les contrastes existant avec des espaces bien mieux connus, à l'instar de la Hollande ou de Venise.

FRANCESCA TRIVELLATO

Traduit par GUILLAUME CALAFAT

Elisa Novi Chavarria

Sulle tracce degli zingari. Il popolo rom nel Regno di Napoli, secoli XV-XVIII

Naples, Alfredo Guida Editori, 2007, 195 p.

En 1864, le grand linguiste italien Graziadio Isaia Ascoli enquêtait dans le Mezzogiorno auprès des Bohémiens pour rassembler les matériaux de ses études sur la langue romani. La plupart de ses informateurs natifs du Molise se disaient « zingani campobassani [...] dall'antigo tempo ». Maria del Duca aimait à se nommer « d'après la tradition fabuleuse » comme une « Zingara dell'Egitto »¹. Tout en étant consciente que cette présence ne peut pas être cernée complètement car le corpus écrit interne relève des « traces », Elisa Novi Chavarria a reconstitué, en se référant à Carlo Ginzburg et à Giuseppe Galasso, la position sociale et culturelle des Zingari de l'Italie du Sud du Quattrocento et de l'époque moderne.

Professeur à l'université du Molise, E. Chavarria est une spécialiste reconnue de l'histoire sociale et ecclésiastique. Elle donne ici la première histoire sociale des Zingari méridionaux en combinant les différents types de sources dans lesquels interviennent le terme de *Cingarus* ou *Zingarus*, *Egiptio*, d'*Egipto* ou de *Giptio*, et elle montre que les Zingari du royaume de Naples n'étaient pas des marginaux aux coutumes étranges, même si la fin de l'Ancien Régime est plus contrastée.

La moisson archivistique est exploitée grâce à sa parfaite maîtrise de l'historiographie des États modernes de la Méditerranée et surtout du royaume de Naples. La chronologie et la topographie sociale mettent en pièces les fantaisies organicistes d'un peuple unique vagabondant dans toute l'Europe. Tous ceux que l'on nommait en latin « Cingari sive Aegyptianos » associés aux « Graeci e Albanese » étalent sur plus d'un siècle, de 1400 à 1560, leur établissement essentiellement citadin dans l'Italie méridionale. Une pesée globale de la présence zingara dans le tissu social et économique du Mezzogiorno est fournie par les documents de la maison d'Ossane, les registres paroissiaux de Santa Maria della Scala de Naples, les actes notariés et de très nombreuses autres sources. Ils sont très nombreux dans le Molise au point que la Terra de Ielsi est appelée « Terra de gipitia » en 1548.